

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité
(III. S. JEAN 8.)

Appliquez - vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.
(I. TIMOTH. IV, 13.)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.
(S. DENIS.)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.
(S. MATT. XVIII, 5.)

Il faut avoir soin des enfants, parce que le royaume des cieux est à eux. (S. JUSTIN.)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX.)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes
(S. FRANÇOIS DE SALES.)

Direction — Patronage de Saint Pierre, Place d'armes, N. 1, Nice

SOMMAIRE — Les pèlerins Français dans l'Oratoire à Turin — La fête de Marie Auxiliatrice à Turin — Détails sur la 3^{ème} conférence des Coopérateurs de la ville de Rome — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — Dévouement d'un Curé pendant la guerre Franco-Prussienne — L'audience et la bénédiction du Saint-Père — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

LES PÈLERINS FRANÇAIS dans l'Oratoire à Turin.

Nous nous faisons un devoir et un plaisir de donner à nos Coopérateurs et Coopératrices, le compte-rendu bien imparfait et bien pâle d'une réunion qui a eu lieu à l'Oratoire Salésien de Turin, le 11 du mois de Mai. Revenant de Rome où ils étaient allés pour témoigner de leur foi et de leur attachement au Vicaire de Jésus-Christ, les Pèlerins Français ont bien voulu, en passant à Turin, faire une visite à notre Oratoire. A peine la nouvelle en fût-elle donnée qu'immédiatement, on s'empressa d'improviser une salle de réception qui ne fût pas trop indigne des hôtes distingués qui voulaient bien passer une partie de la soirée au milieu de nous. Le temps nous manquait, nous n'avons pu faire que peu, mais ce peu nous l'avons fait de si grand cœur que nos pieux voyageurs voudront bien nous en tenir compte. Après la Bénédiction solennelle du T. S. Sacrement, laquelle avait été précédée du chant en musique des *litanies* de la S. Vierge et du

Tantum ergo, exécuté par les jeunes gens de l'Oratoire, tous les Pèlerins se sont rendus au lieu fixé pour la réunion. Chacun d'eux ayant pris place sur les sièges qui leur étaient réservées, le Président de la Jeunesse Catholique M. le Marquis de Garassini a exprimé, par quelques paroles bien senties, combien ils étaient heureux de fêter en compagnie des jeunes gens du Cercle Catholique, le passage des Pèlerins Français, dans notre ville, bonheur qu'il avait bien souvent désiré, et qu'il lui était en fin donné de voir réalisé. Il les a remerciés des leçons qu'ils nous donnent à tous, par leur esprit de sacrifice, par la constance de leur foi, méprisant le respect humain, les calomnies, ne mettant leur confiance qu'en Dieu et en Marie. Il a terminé en assurant que ces leçons si utiles, dans le temps où nous vivons, ne manqueront pas d'être mises en pratique, par tous ceux qui poursuivent le même but le progrès moral et religieux de la société. Ces paroles ont été vivement applaudies, parce qu'on sentait qu'elles partaient d'un cœur profondément convaincu.

Après M. le Marquis Garassini, Dom Bosco s'est levé pour parler à son tour, recommandant qu'on ne fit pas attention à ses paroles plus ou moins correctes, puisqu'il avait à parler dans une langue qui n'était pas la sienne, mais aux sentiments qu'elles exprimaient; c'est son cœur qui devait parler. Il a loué tout d'abord, les Pèlerins, pour leur noble entreprise, aban-

donnant leur pays, leur famille, leurs affaires; allant à Rome, pour faire, à la face du monde, un acte de foi, protester de leur attachement à la Religion et à son Chef. « Vivent les Français, a-t-il ajouté; ils sont vraiment incomparables quand il s'agit d'accomplir de ces actes de foi et de dévouement qui ne sont surpassés ni même égalés, nulle part. Je suis heureux de me trouver avec vous, ce soir, parceque moi aussi je suis français, non seulement, en vous imitant dans vos pèlerinages, mais encore par les œuvres salésiennes que nous avons établies dans votre pays, œuvres qui vont chaque jour, prenant une plus grande extension. A ce propos, laissez-moi vous faire une invitation, celle de me prêter l'appui de vos prières et de votre charité, en vous associant à la Picuse Union des Coopérateurs, dont le but, vous le savez, est de retirer du danger, tant de jeunes enfants abandonnés qui, privés d'éducation, ne pourraient que servir à peupler les prisons ou les maisons de correction. Dans les maisons que nous avons fondées, ces pauvres enfants sont exercés à des travaux en rapport avec leur âge et leur sexe; ils reçoivent encore cette instruction qui doit en faire de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens. Comme vous le voyez, nous avons grand besoin que vous nous aidiez pour la bonne réussite d'œuvres destinées, je crois, à opérer le plus grand bien parmi la jeunesse. En y contribuant, vous participerez aux trésors spirituels vraiment extraordinaires qui nous ont été concédés par le Souverain Pontife, et votre titre de Coopérateurs vous donne droit non seulement aux faveurs spirituelles si nombreuses qui y sont attachées, mais encore à tous ces avantages temporels qu'offrent nos maisons lesquelles, par suite de votre coopération, deviennent pour ainsi dire vôtres. — Bien des demandes d'établissements Salésiens m'ont été faites en Espagne, en Portugal, en Afrique et en Amérique, mais avant tout, mes soins se porteront sur la France que j'aime d'un amour tout particulier. — La voix de Dom Bosco fut plusieurs fois couverte par les applaudissements qui se renouvelaient presque à la fin de chaque période.

« J'aurais bien voulu, reprit-il ensuite, avoir un plus grand palais à vous offrir pour vous recevoir dignement, mais vous serez indulgents; et vous vous contenterez de notre bon vouloir. » Dom Bosco mit fin à son discours, par ces paroles qui émuèrent vivement l'assemblée: « J'espère que

nous nous reverrons encore sur cette terre où notre vie n'est autre qu'un long pèlerinage, mais si cette satisfaction nous est refusée, nous nous retrouverons là-haut, au Ciel, notre véritable patrie, et ce sera pour ne plus nous séparer jamais. »

Les Pèlerins eurent à cœur de montrer que l'invitation qui leur avait été faite, avait obtenu l'agrément général; car, avec une unanimité touchante, tous donnèrent leurs noms pour être inscrits parmi les Coopérateurs Salésiens, voulant ainsi, et autant qu'il était en leur pouvoir, s'aider à soutenir des œuvres qui n'ont d'autre but que la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Le discours terminé, les deux concerts de l'Oratoire, vocal et instrumental, exécutèrent simultanément, un morceau de musique parfaitement adapté à la circonstance, et l'exécution en fut telle, qu'elle valut à nos jeunes musiciens, les encouragements des personnes qui étaient l'objet de la fête. Après quoi, le R. P. Picard, directeur du Pèlerinage, dont l'éloquence n'a d'égale que l'ardeur de sa foi, s'exprima en ces termes: « Dom Bosco regrette de n'avoir pas un plus grand palais à nous offrir, mais je lui en demande pardon, ce palais existe, en vérité, il est tout trouvé, nous le possédons, attendu qu'il nous offre son cœur, lequel contient soixante mille enfants, sans parler des dix mille prêtres qu'a fournis la Congrégation Salésienne! Dites-moi, où pourrait-on trouver un palais plus spacieux et où l'on soit plus à l'aise! Je le confesse, il nous serait bien difficile, en France, d'en mettre un semblable à sa disposition. » L'orateur regarde comme une bonne fortune, la proposition faite aux Pèlerins, de s'associer aux œuvres salésiennes, et il remercie Dom Bosco, dans les termes de la plus exquise délicatesse, de leur avoir fourni l'occasion de s'enrichir de tant de biens spirituels, en travaillant, dans le même temps, au bien-être moral et matériel de notre pauvre société, aujourd'hui, si fortement secouée sur sa base, par suite de ces doctrines impies qui pervertissent les esprits et corrompent les cœurs. « L'horizon, a-t-il ajouté est bien sombre, et si l'on considère le présent seulement, on est épouvanté à l'approche de cet orage qui, déjà gronde sur nos têtes; mais nous aurions tort de nous laisser aller au découragement: les enfants qui sont l'espérance des nations, grâce aux soins assidus dont ils sont entourés, et à l'éducation profondément religieuse qu'ils

reçoivent ici, et ailleurs dans les autres maisons animées du même esprit, nous permettent d'entrevoir des jours meilleurs; c'est pourquoi nous nous écrivons, pleins de confiance: Vive la Jeunesse Catholique! » Et toute l'assemblée de répéter le vivat de l'orateur. Le R. P. Picard en vient ensuite à expliquer les motifs qui ont conduit les Pèlerins à Rome. « A la vue de tant de maux qui travaillent l'humanité, continue-t-il, nous avons senti le besoin d'aller nous jeter aux pieds du Maître infailible dont la parole illumine et fortifie, et là, après l'avoir prié d'agréer notre modeste offrande, nous Lui avons exprimé les sentiments de respect, de soumission dont nous étions animés envers la S. Siège. Puis pour consoler son cœur affligé de l'abandon de tant d'enfants égarés, nous l'avons assuré de notre attachement à sa personne sacrée, et de notre disposition à donner au besoin, notre vie pour la défense de ses droits et de ceux de l'Eglise notre Mère. Et notre conduite prouvera la sincérité de nos paroles; car, à l'exemple du Vénérable Pontife du Vatican, dont la bénédiction et la parole seront de confort, dans le temps de l'épreuve, nous nous montrerons inflexibles en matière de foi et de morale, et s'il le faut, nous saurons mourir pour notre Dieu et pour notre patrie. » Ici, des salves d'applaudissements ont éclaté de toutes parts dans la salle, applaudissements qui ont obligé l'orateur à interrompre son discours; sa parole avait trouvé un écho dans tous les cœurs. Le silence rétabli, le R. P. Picard en profita pour remercier en son nom et au nom de tous les Pèlerins, le personnel de l'oratoire et les jeunes gens du Cercle Catholique, pour l'accueil si sympathique qui leur avait été fait, faisant promettre à ces derniers, d'aller à leur tour, visiter les sanctuaires de France, afin de fournir à ses compatriotes, une occasion de pratiquer eux aussi les devoirs de l'hospitalité.

Le Cercle Catholique, par la bouche d'un de ses membres, n'hésita pas à prendre cet engagement pour lequel le R. P. Picard et ses compagnons de voyage témoignèrent la plus grande satisfaction. La séance, on le conçoit facilement, ne pouvait se terminer sans acclamer le Père commun des fidèles; c'est pourquoi, de toutes les poitrines sortit ce cri: *Vive Léon XIII*, suivi d'un Vivat non moins sincère à Dom Bosco!

Avant de se retirer, et après avoir reçu de pieux souvenirs gracieusement offerts par

la Jeunesse Catholique, les Pèlerins se sont agenouillés, et sur les instances faites par le Directeur du Pèlerinage, Dom Bosco les a bénis avec une effusion de tendresse toute paternelle. Ainsi a pris fin cette séance qui laissera dans tous les cœurs une impression de joie et de bonheur, qui ne s'effacera plus jamais!

LA FÊTE DE MARIE AUXILIATRICE À TURIN.

La fête de Marie *Secours des Chrétiens*, célébrée à Turin, le 24 Mai, offrit un spectacle qui ne s'était pas encore vu, soit par le concours de peuple qui y prit part, soit par la musique de choix exécutée avec une rare habileté, soit enfin par l'intervention de trois Evêques qui voulurent bien l'honorer de leur présence.

La foule qui y accourut, fut vraiment imposante. Depuis le jour de sa dédicace, l'Eglise de Marie Auxiliatrice ne vit jamais sous ses majestueuses voûtes, un nombre de fidèles aussi grand. Bien qu'elle soit une des plus vastes de Turin, son enceinte était encore trop étroite pour les contenir tous; car, à certaines heures, ils en remplissaient non seulement l'intérieur, mais encore toutes les parties adjacentes, la sacristie et les tribunes. On vit plusieurs milliers de personnes attendre un temps considérable avant de pouvoir y entrer pour satisfaire leur dévotion devant l'image de Marie Auxiliatrice. Sur le soir ensuite, la rue Cottolengo, et celle qui fait face au Sanctuaire, ressemblaient à deux fleuves majestueux jetant des flots de peuples aux pieds de la Vierge. C'est la voix commune que, depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, il n'y eut pas moins de quarante mille personnes qui visitèrent le dit Sanctuaire; les uns pour accomplir un vœu fait à Marie, les autres pour la remercier des faveurs qu'ils en avaient obtenues; ceux-ci pour l'invoquer, ceux-là pour chanter ou en entendre chanter les louanges et les gloires, s'enflammer d'amour pour Elle, et devenir meilleurs.

Au milieu de tant de gens, on entendait parler divers dialectes italiens; preuve que la dévotion à la Céleste Protectrice avait attiré à Turin, les fidèles non seulement du Piémont, mais encore des parties les plus lointaines de la Péninsule.

La table de Anges fut occupée pendant toutes les heures de la matinée; à midi, on distribuait encore la communion. Il ne faut donc pas s'étonner si nous affirmons qu'à cette occasion le nombre des communions s'éleva à plus de six mille. On compta plus de quatrevingts prêtres qui, pour satisfaire leur dévotion, vinrent de pays même éloignés, à l'effet d'y célébrer la sainte Messe.

Puis la foule des fidèles, surtout étrangers, qui demandaient de se réconcilier, surpassa tellement nos prévisions qu'à un certain moment,

les confesseurs manquèrent et même les confesseurs. Pour ce motif, plusieurs centaines de personnes durent accomplir leurs dévotions dans d'autres églises, et un très-grand nombre ne pouvant rester à jeun trop tard, furent obligées de remettre leur communion à un autre jour. On observera que le 24 mai était un jour de semaine; qu'en aurait-il donc été si c'eût été un jour de dimanche?

Il était beau d'entendre les raisons pour lesquelles un grand nombre de la ville et d'ailleurs, se portaient en ce jour, au Sanctuaire de Marie Auxiliatrice. Ce n'était certainement pas la curiosité qui les arrachait à leurs occupations, et leur faisait affronter les dépenses et les désagréments d'un long voyage qui n'est pas toujours exempt de périls; c'était la reconnaissance et l'amour envers Marie. Une bonne partie des pèlerins, après avoir récité une prière et accompli leurs vœux devant l'image vénérée, entraient à la sacristie, et là, leur offrande faite en conformité avec leur condition, racontaient les grâces reçues par l'intermédiaire de la Mère de Dieu, invoquée par eux sous le titre de *Auxilium Christianorum*. — J'ai lu, disait un, j'ai lu dans les *Lectures Catholiques* ou dans le *Bulletin Salésien*, les grandes faveurs qu'on obtient du Seigneur, par l'intercession de Marie Auxiliatrice, honorée dans ce Sanctuaire: cette lecture excita dans mon cœur, la plus grande confiance dans une si tendre Mère; je me recommandai à Elle et je fus exaucé. — Mon Curé, assurait une autre personne, mon confesseur, ma parente, ma voisine me voyant en proie à de graves angoisses, me suggéra de recourir à cette Vierge Auxiliatrice; je goûtai le conseil, je fis une neuvaine et je me trouvai consolée. — Je souffrais d'un mal d'yeux tellement tenace que malgré les soins les plus assidus, j'étais menacé de perdre la vue, il suffit d'un *triduum* célébré dans ce Sanctuaire pour en être délivré tout à fait, et si promptement que le médecin lui-même en fut étonné. — Vous voyez cette petite fille? Il y a deux mois, elle était sur le point d'expirer; affligée autant que peut l'être une mère, en semblable conjoncture, je la vouai à Marie Auxiliatrice, et aussitôt ma petite fille s'endort tranquillement; le lendemain matin je la trouve hors de tout danger. — Depuis trois ans, un procès, menaçait de dévorer tout mon patrimoine. Voyant que les Avocats et les Procureurs étaient impuissants à le terminer, je le remis entre les mains de Marie *Secours des Chrétiens*, et celle-ci fut pour moi un *si bon Avocat*, qu'au bout de quelques semaines seulement, la difficile question fut résolue à la satisfaction des deux partis. — Mon mari, mon fils, mon frère, depuis plusieurs années ne faisaient ses Pâques: j'ai fait une neuvaine à Marie Auxiliatrice, pour qu'Elle touchât son cœur et voilà qu'à l'immense joie de toute la famille, il est retourné à l'Eglise et maintenant il mène la vie la plus exemplaire. — En un mot, nous ne finirions pas si nous voulions seulement faire un récit sommaire de toutes les merveilles qu'il nous a été donné d'entendre dans ce jour mémorable. Et combien, qui tinrent

renfermé dans leur Cœur leur secret ou parce qu'ils n'eurent pas l'occasion d'en parler avec des personnes de confiance ou pour d'autres bonnes raisons, satisfaits d'en remercier Marie et de déposer à ses pieds le tribut de leur affection! Et ici qu'on nous permette une observation.

Des faveurs aussi variées par leur nature, aussi extraordinaires par la manière dont elles furent obtenues, attestées avec un touchant accord par des centaines d'individus, de tout âge et de toutes conditions, lesquels, après en avoir été l'objet, les attribuent à l'intercession de l'Auguste Reine du Ciel et les affirment par le sacrifice de leur temps, de leurs commodités et de leur argent, ne portent-elles pas l'empreinte d'une provenance surnaturelle? Oh! vous qui ne croyez pas aux miracles, vous qui niez l'intervention de la Mère de Dieu dans le soulagement des misères humaines, vous, d'autre part, qui prétendez que de tels récits ne méritent pas même une foi purement humaine, comment expliquez-vous ces faits? Les attribuez-vous à une entente concertée des témoins? mais est-il possible que tant d'individus qui ne se sont jamais vus ni connus, aient pu s'accorder dans le récit de telles fables? les attribuez-vous à une erreur? Mais est-il possible que des centaines, que des milliers de personnes puissent errer toutes ensemble sur des choses non spéculatives, mais pratiques, c'est-à-dire sur des choses qui tombèrent sous leurs sens? sur des choses ou qu'ils ont vues de leurs propres yeux ou qu'ils ont expérimentées dans leur propre corps? — Les attribuez-vous à l'intérêt? Mais quoi? leur intérêt au contraire n'est-il pas ici mis en jeu? car ces témoins soutiennent leur dire avec des aumônes, avec des dons, avec de longs voyages, etc. Ajoutez que de semblables prodiges ont lieu dans beaucoup d'autres sanctuaires. En Italie, il s'en observe dans les sanctuaires de la *Consolata*, à Turin, de Lorette, de Spolète, de Caravaggio, d'Orapa, de Savone, de Vico près de Mondovì, de Cussanio près de Fossano, et en cent autres lieux. En France, on en remarque pareillement, dans le Sanctuaire de la Salette, d'Issoudun, de Lourdes. En Espagne, dans celui de N. D. de Monserrato. En Allemagne, dans le forêt de Marpingen. En Irlande, dans la paroisse de Knoc, où depuis six mois on en compte plus de cent (1). Oui, il faut absolument ou nier la

(1) Le *Journal des Villes et Campagnes* raconte que dans la paroisse de Knoc en Irlande, eut lieu une apparition de la Bienheureuse Vierge. Marie se montra environnée d'étoiles et de lumière, à l'un des côtés extérieurs de l'Eglise, la première fois le 21 août 1879, puis le 2 et le 5 janvier, et enfin le 12 février de l'année courante. Au milieu de cette lumière resplendissante, on voyait encore un autel sur lequel étaient un agneau et une croix. Marie était vêtue de blanc et couronnée d'un riche diadème. Ses pieds ne touchaient pas la terre; elle tenait les mains en acte de suppliante, et ses yeux étaient tournés vers le ciel.

L'apparition, dans le principe, eut trois ou quatre personnes pour témoins, mais ensuite il y vint une foule de gens, compris les agents de police chargés de rendre compte de ce rassemblement de peuple. Ces agents, ont constaté *de visu* l'authenticité de l'apparition; et la relation qui en a été faite par l'archidiacre Cabanah a été confirmée par les catholiques, les protestants, les gen-

raison, ou reconnaître que le temps des miracles n'est pas encore passé; il est nécessaire d'avouer que Marie exerce toujours son grand pouvoir non seulement dans le Ciel, ou Elle siège comme Reine, mais encore sur la Terre, pour la Consolation des malheureux mortels, dont Elle est la Mère compatissante.

Ce ne fut pas seulement le grand concours de peuple qui rendit imposantes les solennités du Sanctuaire de Marie Auxiliatrice, ce furent encore les chants harmonieux qui accompagnèrent les mystères divins, et qui célébrèrent la gloire de Dieu et les louanges de son Auguste Mère. On y exécuta la grandiose Messe de Benedetto Marcello, sous la direction de Dom Cagliero et accompagné par son digne disciple, M. Joseph Dogliani, organiste; environ 200 musiciens, tous ou jeunes gens de l'Oratoire ou artistes distingués de la Cité, qui, avec bienveillance, répondirent à notre invitation, surent interpréter la magnifique chef d'œuvre du célèbre musicien et exciter l'admiration de tous les connaisseurs. Ce furent surtout les voix blanches des enfants qui réussirent à rompre la monotonie que peuvent produire et l'ancien système de tonalité, et le style continuellement *en fugue*, et cette cadence répétée que les musiciens italiens appellent *plagale*. De là vient que ces mélodies majestueuses et graves surent plaire même à ceux dont les oreilles sont habituées à la musique profane des temps modernes. A l'*Offertoire* et après l'*Agnus Dei*, on exécuta le *Peccavimus*, motet à cinq parties de Palestrina, le célèbre restaurateur et le Prince de la musique sacrée. La parole est impuissante à retracer l'impression que fit dans tous les cœurs ce chant vraiment sublime. Connaisseurs et non connaisseurs furent unanimes à s'écrier : Voilà une musique digne du Sanctuaire, une musique vraiment céleste. En ce moment! l'on croyait se trouver sur les rives du Tigre et de l'Euphrate, *super flumina Babylonis*, et entendre le peuple hébreu, sur la terre d'exil, lancer à Dieu ses supplications et demander miséricorde: Nous avons péché, nous et nos pères; nos œuvres ont été des œuvres d'iniquité et d'injustice, mais, ô Seigneur, ayez pitié de nous! *Peccavimus cum patribus nostris, iniuste egimus, iniquitatem fecimus: miserere, Domine,*

miserere. Si toutes les compositions de Palestrina ont cette expression indicible, si toutes ont une harmonie si suave et si céleste, si elles émeuvent et transportent ainsi à Dieu, il est vraiment à déplorer que hors de Rome, elles ne soient pas suffisamment étudiées et qu'elles soient si peu exécutées.

Par amour de la brièveté, nous ne dirons rien des cinq psaumes des Vêpres, qui, pendant une heure, tinrent sur le seuil du Paradis les nombreux et dévots fidèles, mais nous ne pouvons passer sous silence l'hymne *Sæpe Dum Christi* dont l'exécution ne laissa rien à désirer et qui produisit un effet indescriptible. La première strophe surtout remua toutes les fibres du corps; c'est là que l'auteur, D. Cagliero, s'efforça de représenter le bruit des deux armées, chrétienne et Turque, s'entre-choquant dans les eaux de Lépante. On sentait alors une horreur sacrée parcourir tout son être, et bouillonner dans le cœur une ardeur guerrière; on croyait se trouver au milieu du combat, abattre le cruel musulman et le plonger dans la mer aux cris de *Vive Marie*. Plein de douceur et non moins admirable fut le chœur des vierges et des enfants: *Virgines castæ puerique puri*, qui, unis au clergé et au peuple chrétien, rendaient à Dieu des actions de grâces pour une victoire, obtenue par la puissante intercession de Marie. Il n'y avait pas moins de cinq mille personnes qui écoutaient ce chant, et toutes étaient saisies d'un tel enthousiasme que, sans le respect du lieu saint, elles eussent applaudi et l'auteur et les exécuteurs artistes. Nous avons entendu un étranger nous dire: Pour assister à ce chant, il vaut la peine de venir de loin. . . . Je viens de France, et je ne me repens pas.

Le *Tantum ergo*, à 4 voix, du célèbre artiste Felix Frasi fut une couronne vraiment digne de tous les autres chants de ce jour.

C'était huit heures et demie du soir. Le Sanctuaire illuminé de mille flambeaux et rempli par la foule silencieuse et recueillie, le grand autel tout resplendissant, grâces à la piété des fidèles; le Fils de Dieu, immortel et invisible, qui, sous les voiles eucharistiques, exposé entre les rayons d'or de l'Ostensoir, recevait le tribut d'hommages, de vénération et d'amour de tout un peuple; l'image de Marie Auxiliatrice, qui, du haut tableau qui domine l'autel, paraissait une Mère souriante à ses enfants chéris, un chœur de deux cents voix harmonieuses qui jetaient ces paroles aux voutes du Sanctuaire: *Veneremur cernui, laus et jubilatio, sit et benedictio, amen, amen*; tout cela vu, entendu, senti en même temps, présentait un spectacle qui réveillait la Foi, embrasait les cœurs d'amour, soulevait de la terre, transportait au Ciel et offrait comme une image de ce que Dieu prépare à ses Elus.

Les fêtes catholiques ne passent jamais sans laisser des leçons et sans exercer une influence calme et mystérieuse sur le cœur de l'homme. En voici une preuve entre mille. Le lendemain de la fête, une pieuse dame vint à l'Oratoire et nous dit: « Mon mari, qui, depuis plus de deux ans, ne mettait pas les pieds à l'Eglise, se laissa hier,

darmes, les employés, et jusqu'aux journaux protestants eux-mêmes, entr'autres le journal *Daily Telegraph*, un des plus considérables de Londres. Les prodiges datent de six à sept mois, et déjà l'on compte plus de 250 miracles opérés en faveur de personnes affectées de paralysie, de cécité et d'autres maladies reconnues incurables. Knoch est devenue la Lourdes de l'Irlande: et cela précisément dans le moment où l'héroïque nation Irlandaise, à peu près toute catholique, se trouve plongée dans la plus grande misère. Que la Vierge Marie l'aide de son puissant secours!

(On a publié dernièrement en anglais une histoire de ces apparitions sous le titre: *The apparition at Knoch, with the depositions of the witnesses examined by the ecclesiastical commission appointed by His Grace the Archbishop of Tuam: and the conversion of a young protestant lady by a vision of the Blessed Virgin by Sister MARY FRANCIS CLARE*. — Le profit de la vente de ce livre est exclusivement en faveur des pauvres Irlandais).

conduire par moi, à votre Sanctuaire ; les solennités le touchèrent tellement qu'il le vis pleurer. Retourné à la maison, il me promit que, jeudi, jour de la Fête-Dieu, il ne manquerait pas de venir se confesser et de changer de vie. Priez Marie, qu'elle triomphe pleinement de ce pauvre cœur. » Et Marie en a triomphé.

Ce ne fut pas tout. Nous étions près du 24 Mai, et nous craignons qu'aucun Evêque ne pût, comme les années précédentes, prendre part à la Fête. Mais il n'en fut pas ainsi : car Marie Auxiliatrice fit si bien, que trois Prélats de la S. Eglise rendirent des plus brillantes notre chère solennité.

Mgr. Pampirio, évêque d'Alba, bien que sur le point de faire son entrée solennelle dans son nouveau diocèse, et partant, très-occupé en ces jours-là, eut l'exquise bienveillance d'accepter l'invitation de D. Bosco et de venir prêcher les trois derniers jours de la Neuvaine et le jour de la Fête, embrasant les cœurs du feu de son éloquente et affectueuse parole.

Mgr. Corna-Pellegrini, évêque Auxiliaire de Brescia, daigna se rendre à Turin pour célébrer la Messe de Communion générale, édifiant tous les fidèles par son angélique piété.

Enfin Mgr. Comboni, évêque de Claudiopoli et Vicaire Apostolique de l'Afrique Centrale, donna le plus grand lustre à la Cérémonie. Se trouvant de passage à Turin, l'intrépide missionnaire de la Nigritie voulut se rendre encore plus favorable la Vierge Auxiliatrice, et en son honneur et avec la permission de Mgr. l'Archevêque de Turin, il pontifia dans son sanctuaire le matin et le soir. Son port majestueux, sa longue barbe, sa voix sonore qui se faisait entendre jusque sur la place, réveillaient l'idée d'un vrai héros du désert.

Ayant à la tête un tel pontife, le nombreux clergé offrit vraiment un spectacle ravissant, qui toucha tous les cœurs nobles et généreux. Les prêtres et les clercs étaient vraiment heureux de pouvoir composer le cortège d'un homme qui, depuis vingt cinq ans, consume sa vie sur les sables brûlants de l'Afrique et que l'on peut regarder comme un des plus courageux apôtres de notre temps, même comme un martyr de la Foi, pour laquelle onze fois il affronta la mort. Les enfants de l'Oratoire et avec eux tous les fidèles, se sentaient transportés d'admiration en voyant, au milieu d'eux, les S. Mystères célébrés par un Prélat qui les avaient bien des fois célébrés au milieu de peuples et de tribus d'une couleur et d'une langue différentes, entre le sifflement du serpent et le rugissement du lion du désert. De son côté, l'illustre Evêque éprouvait une joie inexprimable et il avoua que rarement il avait pontifié avec un tel bonheur. Ce qui remplissait son cœur de consolation, c'était surtout de penser que, parmi tant de jeunes clercs qui l'entouraient et le servaient à l'autel, beaucoup deviendraient un jour apôtres des nations barbares et païennes, et même ses collaborateurs dans les déserts africains, les sauveurs de ses pauvres nègres.

Cette grâce, il la demanda au seigneur avec toute l'effusion d'une âme ardente, avec toute la tendresse et le zèle d'un Evêque qui a cent

millions d'âmes sous sa houlette pastorale et dont le Vicariat égale l'Europe en étendue.

Nous espérons que les prières ferventes qu'en ce jour il fit monter au trône de Dieu et de la Reine des Apôtres seront exaucées, et nous avons la confiance qu'un jour viendra où, dans les plaines encore inexplorées de la Patagonie et de la Nigritie, on entendra la voix de deux peuples immenses s'écrier : Bénédiction, gloire, honneur, action de grâces à Jésus notre Dieu, notre Sauveur, notre Roi, dans les siècles des siècles : *Benedictio, et claritas, et sapientia, et gratiarum actio, honor, et virtus, et fortitudo Deo nostro in sæcula sæculorum*. Alors Monseigneur Comboni et D. Bosco, montrant au Vicaire de J. C. ces nations chrétiennes et civilisées, pourront se tendre la main comme deux vainqueurs, et pleins de confiance en Dieu se donner rendez-vous au seuil de la Céleste Sion, pour commencer le triomphe éternel, près de Marie qui, au dire de S. Cyrille d'Alexandrie, a renversé l'idolâtrie, a illuminé les nations, les a conduites au baptême et à fait élever des églises au vrai Dieu sur toute la terre : *Per te omnis creatura, idolorum errore detenta, conversa est ad agnitionem veritatis, et fideles homines ad Sanctum Baptismum pervenerunt, atque in toto orbe terrarum Constructæ sunt Ecclesiæ* (1).

DÉTAILS SUR LA 3^{ME} CONFÉRENCE DES COOPÉRATEURS de la ville de Rome.

Nous avons attendu jusqu'à présent pour parler de la troisième conférence des Coopérateurs Salésiens, tenue à Rome, le 5 du mois d'avril, parce que la relation qui nous en avait été envoyée de Rome, à cette époque, s'est perdue. Ayant pu, à cette heure, nous procurer quelques autres petits détails, nous nous empressons de les publier ici pour l'édification générale. Ce même jour, vers les quatre heures de l'après-midi, sur l'invitation qui leur en avait été faite, on vit se réunir dans la chapelle richement décorée par les soins des nobles Dames Oblates de S. Françoise Romaine, plus d'une centaine de personnes respectables. On y remarquait trois Princes de l'Eglise, savoir : la Cardinal Enea Sbarretti, le Cardinal Lorenzo Nina, Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, et le Cardinal Gaetano Alimonda. On commença la Conférence par la lecture d'un trait de la vie de notre s. François. Ensuite, avec une rare habileté, quelques-unes des Dames Oblates de cette digne maison, chantèrent en musique un gracieux motet qui servit admirablement à préparer les esprits de ceux qui composaient cet auditoire d'élite.

Après le chant, Dom Bosco monta sur l'estrade préparée à cet effet, et commença par exposer l'état actuel des œuvres salésiennes, encouragées

(1) Hom. Contr. Nestorium.

par la charité et l'appui des bienfaisants Coopérateurs et Coopératrices de Rome, et des diverses contrées de l'Italie, de la France et de l'Amérique. Il signala surtout celles dont le but principal est d'opposer une digue à l'hérésie envahissante des protestants; telles sont entr'autres les maisons de Spezia, de Sampierdarena, de Vallecrosia, etc. etc. Puis il parla du développement extraordinaire et précoce des Missions salésiennes en Amérique, et de l'état actuel de la Patagonie. Il fit observer comment, après tant d'efforts et de fatigues inutilement soutenus pendant plus de trois siècles par les Missionnaires catholiques pour la conversion de ces peuples sauvages, ceux-ci s'étaient enfin décidés à accueillir les missionnaires salésiens, et à écouter la prédication de l'Évangile. Le distingué et religieux auditoire demeura suspendu aux lèvres de Dom Bosco pendant une demi-heure environ, et remporta de ce discours les plus douces impressions.

Dom Bosco descendu de la chaire improvisée, l'Eminent Cardinal Gaetano Alimonda prit sa place. Celui-ci parla pendant trois quarts d'heure environ, avec cette chaleur et cette éloquence dont il possède seul le secret. Notre plume est impuissante à suivre le vol de l'Eminent orateur et ici, nous ne pouvons qu'effleurer seulement une partie des nobles pensées qu'il développa avec un talent unique, et des conseils et encouragements qu'il donna avec cette prudence et cette ardeur d'affection dont sont abondamment pourvus son esprit et son cœur.

Le texte de son discours furent les paroles de S. Paul: *Dei sumus adiutores*, et il débuta en exprimant la joie qu'il éprouvait en ce moment: joie de se trouver au milieu d'une audience si religieuse et si recueillie, laquelle faisait bien voir que tous ne sont pas engagés dans la voie de Cain, *non omnes in viam Cain abierunt*, et que tous n'avaient pas ployé le genou devant Baal: joie de la belle relation faite par le Supérieur des Salésiens; joie d'appartenir lui aussi aux Coopérateurs Salésiens et de pouvoir parler comme un frère à des frères. Le sujet qu'il traita fut le devoir que nous avons de coopérer avec Dieu, au bien et au salut des âmes: *Dei sumus adiutores*.

S'étant ouvert la voie par ce prélude, il s'appliqua à démontrer que Dieu, en créant le monde physique, voulut être seul, mais que dans la création du monde moral, il s'adjoignit des coopérateurs. Les coopérateurs de Dieu, furent les Patriarches, les Prophètes, les Législateurs, les Apôtres, les Évangélistes, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges. Il convient même aux laïques d'être coopérateurs; car ils ont de commun avec les prêtres, non seulement le baptême, mais encore la mission en général. Le séculier, aujourd'hui, mieux que le prêtre, peut s'introduire dans la société et opérer un grand bien. Les vocations au sacerdoce deviennent plus rares, parcequ'elles sont empêchées; c'est aux Coopérateurs laïques dans ce cas de remplacer les Ministres sacrés qui manquent. Tous donc peuvent et doivent prêter leur coopération.

L'illustre Orateur recherche ensuite l'objet de la Coopération Salésienne. — I. Nous mêmes, voulons-nous remuer les autres? Remuons-nous nous-mêmes. Voulons-nous sanctifier les autres? commençons par nous sanctifier nous-mêmes. — II. Les enfants abandonnés. Les arracher aux dangers du monde; en prendre soin; les diriger vers Dieu, vers la Religion et la Société, voilà une noble tâche des Coopérateurs Salésiens. Languons dans une bonne carrière les enfants élevés dans l'insouciance et l'oisiveté, mais enclins au bien. Combien qui seraient restés dans l'obscurité, et qui sont devenus de grands saints dans l'Église, des hommes célèbres dans les beaux arts, pour avoir été aidés par quelque Coopérateur. Le jeune Idébrande en est un exemple. Fils d'un charpentier, il devint un Grégoire VII, le plus illustre peut-être des Pontifes anciens; un autre exemple c'est le berger Giotto, le tailleur de pierres Canova, devenus le premier un peintre célèbre, le second un sculpteur distingué, parcequ'ils furent protégés l'un par Cimabue, l'autre par Giovanni Fallieri. Encourageons surtout les vocations à l'état ecclésiastique; informons-nous, s'il y a des jeunes gens portés vers cette carrière et aidons-les à développer leurs talents, et à réaliser leurs désirs. Le Supérieur nous rappelait, il n'y a qu'un instant, les Missions. L'époque des Missions n'est point encore terminée, et cette parole n'a pas cessé de se faire entendre: *Euntes docete omnes gentes*. Frédéric II disait que l'Église est un hibou: non, l'Église, au contraire est une colombe qui vole de Ciel en Ciel, de firmament en firmament pour porter partout la bonne nouvelle, la parole de paix. Mais les Missions ont besoin de prêtres. Quelle belle Coopération est celle qui consiste à procurer des Apôtres à tant de peuples sauvages! — III. Rendre la Coopération plus facile et efficace en employant les moyens les plus appropriés. 1^{er} moyen: Favoriser parmi les enfants la fréquentation des Sacrements. Conduisons-les au pied des autels, et nous en ferons des Saints. 2^{ème} moyen: La bonne lecture. La Congrégation Salésienne s'occupe de la bonne presse, venons-lui en aide. Les Protestants distribuent des livres à qui en veut et n'en veut pas, dans le but de répandre et de propager leurs erreurs, et d'empoisonner les âmes. Ce que ceux-ci font pour les mauvais livres, faisons-le nous, pour les bons.

Pour faire un saint, il suffit quelquefois d'un livre; un saint Augustin, un saint Ignace, un bienheureux Colombini retournèrent à Dieu, à la suite d'une bonne lecture. 3^{ème} moyen: L'instruction, mais une bonne instruction, une instruction catholique. Platon disait déjà de son temps, qu'une mauvaise instruction est pire que l'ignorance. L'école corruptrice ouvre la voie au vice, et les statistiques criminelles démontrent en effet que les délits sont en plus grande proportion parmi les lettrés que parmi les illettrés. Cette instruction est bonne, qui a pour but d'inculquer la crainte de Dieu, mais elle est extrêmement mauvaise celle que l'on reçoit dans ces écoles sur la porte desquelles on lit: *Ici l'on*

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

CHAPITRE XV.

La fête de S. Louis — La fonction à l'Eglise —
Plaisant épisode — La Confirmation — Le petit théâtre — Paroles de l'Archevêque — Le jeu de la marmite — La procession — La fin de la fête — Associés d'honneur.

ne croit pas à Dieu. Mieux vaut cent fois l'ignorance qu'une telle instruction. Recueillons les enfants dans les écoles catholiques ; faisons-en de bons chrétiens, et nous en ferons sûrement de bons citoyens. Le 4^{ème} moyen pour coopérer efficacement c'est l'aumône. Les œuvres des Salésiens se soutiennent au moyen de la charité des fidèles. Quelques-uns me diront qu'ils ne sont pas en état de faire de grandes aumônes. Je réponds : que ceux qui ont des moyens fassent l'aumône selon leur avoir, et que les autres la fassent selon leur pouvoir. Tata Giovanni était un pauvre maçon et pourtant, parcequ'il était charitable, il trouva le moyen de fonder l'Institut des jeunes gens pauvres, qui est ici tout près et auquel il donna son nom. Pourquoi ne suivrions-nous pas ces exemples édifiants ? Si nous ne pouvons pas créer de nouveaux hospices, soutenons ceux qui existent déjà ; *Dei sumus adiutores*. Oui, montrons par nos œuvres que nous sommes de vrais Coopérateurs Salésiens. En agissant ainsi, nous donnerons un plus grand lustre à l'œuvre même des Coopérateurs ; beaucoup suivront notre exemple ; le nombre de nos aides augmentera, et nous aurons la consolation de sauver des âmes innombrables.

L'Eminent Cardinal dont nous ne faisons qu'ébaucher les sublimes pensées qu'il développa avec une faconde vraiment étonnante, termina son discours en jetant un rapide regard sur les Œuvres des Salésiens, commentant la réponse faite par Jésus-Christ aux disciples de saint Jean-Baptiste après avoir opéré divers prodiges en leur présence : *Allez et rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres.*

En appliquant ces paroles aux Salésiens se dévouant au bien-être moral et religieux de tant d'infortunés, Son Eminence se montra d'une éloquence incomparable ; son discours avait profondément convaincu l'auditoire, et notre plume ne peut exprimer les sentiments de piété et d'admiration qu'il avait excités dans tous les cœurs reconnaissants.

Comme couronnement à la Conférence, l'Eminent Cardinal Lorenzo Nina Protecteur de la Congrégation Salésienne et de ses Coopérateurs donna la Bénédiction solennelle du Saint-Sacrement.

Que le Seigneur bénisse chacun de ceux qui nous ont prêté leur concours dans cette occasion, et accorde une récompense spéciale aux dignes Filles de sainte Françoise Romaine, lesquelles sont venues en aide aux fils de St. François de Sales, avec tant de zèle et de désintéressement.

Nous ne doutons pas que nos vœux ne soient exaucés, parce qu'ils partent d'un cœur pleine de reconnaissance. Oui, fasse le Ciel que toutes les personnes qui nous ont accordé leur bienveillance dans cette circonstance, jouissent d'une paix profonde en cette vie, et en l'autre de la félicité éternelle.

Un peu après les sept heures, la voiture de l'Archevêque commença à s'apercevoir dans le lointain. Il était accompagné de plusieurs ecclésiastiques de la ville, et de deux chanoines de la Métropole. Les autres prêtres qui se trouvaient déjà dans l'Oratoire, revêtus du rochet, lui allèrent au devant en procession. Arrivé sous le pavillon dont nous avons parlé plus haut, Dom Bosco s'avança de quelques pas, et lut une belle allocution dans laquelle il exprimait la joie qu'il éprouvait lui, les prêtres, Messieurs ses Coopérateurs, et tous les jeunes gens, en voyant au milieu d'eux, le digne et bien-aimé Pasteur ; il montrait, surtout, combien était vif le désir de lui faire un accueil digne de son haut caractère, et de sa bonté incomparable, le priant de ne pas regarder à la pauvreté des apprêts, mais à l'affection de leurs cœurs, qui ne pouvait être plus grande. Entr'autres choses, il disait encore ceci : « Nous voudrions posséder de précieux ornements pour embellir les sombres murs de cette maison ; nous voudrions avoir les plus belles fleurs pour les répandre sur le chemin que vous devez parcourir ; nous voudrions être possesseurs d'immenses richesses pour vous présenter des dons qui ne fussent pas trop indignes de votre personne. Mais tout cela ne serait que le symbole de notre cœur plein d'estime, de reconnaissance et d'amour pour vous. Eh ! bien, puisque notre pauvreté ne nous permet pas de vous offrir les symboles, nous vous prions, Monseigneur, d'agréer la réalité. Oui, agréez nos hommages ; agréez nos sentiments affectueux ; agréez les prières que nous adressons aujourd'hui, au Seigneur, pour qu'il vous comble de grâces, et vous conserve encore de longues années, et qu'ainsi, nous puissions jour plus longtemps des témoignages de votre bienfaisance, et que vous-même puissiez voir les fruits abondants produits par votre insigne charité. »

Entré dans la chapelle et revêtu des ornements sacrés, l'Archevêque célébra la Messe, durant laquelle il distribua le pain des Anges à plusieurs centaines de jeunes gens. En voyant tant de jeunes garçons dont une grande partie négligeait naguère leurs devoirs de piété et de religion, et qui maintenant, réunis dans l'Eglise, s'approchaient de la table sainte, avec un extérieur qui excitait à la dévotion, le bon Prélat éprouva une satisfaction indicible. Dans la suite, il avoua que ce fut une des fonctions qui l'avait le plus ému et réjoui. « Comment ne sentirais-je pas mon cœur inondé de joie, disait-il, en me voyant entouré de plusieurs centaines d'enfants vertueux et pieux lesquels,

sans cette œuvre providentielle, seraient, peut-être, comme tant d'autres, tombés dans le vice et l'impiété ? Comment des larmes de contentement ne viendraient-elles pas mouiller mes paupières, alors que j'aperçois dans le sein de l'Eglise et dans les bras de Jésus-Christ, tant d'agneaux qui, privés du pâturage de l'Oratoire et hors de son enceinte, seraient peut-être, allés se nourrir d'herbes empoisonnées, jetés entre les dents des loups, et devenus loups eux-mêmes ? »

Il survint un petit incident pendant que Sa Grandeur distribuait la communion. Un bon petit garçon ne se rappela plus l'avis donné par Dom Bosco, à cette occasion ; en conséquence, lorsque Monseigneur, avant de lui présenter la sainte Particule, lui offrit selon l'usage, son anneau à baiser, l'enfant au lieu d'y appliquer ses lèvres, le mordit, au risque d'en détacher le diamant ; ce qui obligea l'Archevêque à faire un grand effort sur lui-même pour ne pas rire.

Après la Messe, le Saint-Esprit invoqué, Monseigneur administra le Sacrement de Confirmation à 300 enfants environ. Avant de les congédier, il leur adressa quelques paroles bien appropriées, et qui lui étaient suggérées par la circonstance.

À ce propos, nous rappellerons un épisode assez plaisant qui ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs. Selon que le rit le prescrit, on avait élevé tout près de l'autel, une espèce de siège épiscopale qui n'était autre chose qu'une planche recouverte d'un tapis sur laquelle le Pontife devait monter. Y ayant pris sa place pour parler, avec la mitre en tête, l'Archevêque ne prit pas garde que les voûtes de notre chapelle n'étaient pas aussi élevées que celles de sa Cathédrale, et par suite, ayant omis de baisser la tête, la pointe de la mitre alla toucher le plafond. Alors, un modeste sourire vint effleurer ses lèvres, et il dit tout bas : « Il faut les traiter avec respect, ces jeunes gens, et leur prêcher, la tête découverte » et il fut fait ainsi. Monseigneur Fransoni n'oublia jamais ce fait ; il se plaisait même souvent à le raconter. Encourageant Dom Bosco à faire bâtir, pour ses jeunes gens, une Eglise plus vaste, il ajoutait gracieusement : « Faites en sorte toutefois, qu'elle soit assez haute, afin que je n'aie plus à me lever la mitre pour prêcher. » Ah ! si cet Archevêque était encore parmi nous, comme il viendrait volontiers, officier dans l'Eglise de Marie Auxiliatrice ! Il y viendrait d'autant plus volontiers qu'il lui serait donné d'apercevoir, dans ce petit coin de son diocèse, les grandes merveilles que Dieu a opérées dans le cours de ces quelques lustres qui se sont écoulés depuis lors. Nous sommes d'avis qu'il y viendrait sans appréhension aucune, parce qu'il n'aurait plus à courir le danger de voir sa mitre aller caresser les voûtes du majestueux temple qui aujourd'hui tient lieu de cette mesquine chapelle.

Monseigneur rappela brièvement, aux confirmés, la signification des saintes cérémonies qu'il avait accomplies sur eux, et les exhorta à se montrer forts contre les tentations, en bons soldats de Jésus-Christ. Combattez particulièrement, le respect humain, leur dit-il, et qu'il ne vous arrive ja-

mais de négliger le bien ou de faire le mal par une vaine crainte du qu'en dira-t-on, des plaisanteries et des insultes des méchants. Que diriez-vous d'un soldat qui aurait honte de sa devise, et qui rougirait de son roi ? » Après avoir donné quelques avis appropriés à leurs besoins, Sa Grandeur termina ainsi : « En administrant la Confirmation, j'ai souhaité la paix à chacun de vous en particulier, disant : *Pax tecum*. Or, cette paix si douce, je la souhaite à vous tous, en général, et je dis : *Pax vobis*. Oui, ayez toujours la paix, mes chers enfants ; ayez la paix avec Dieu, la paix avec vous-mêmes, la paix avec votre prochain. La paix avec tous, excepté avec le démon, avec le péché, et les maximes du monde. A ces trois ennemis faites une guerre implacable, vous consolant toujours dans cette pensée qu'à cette guerre persévérante jusqu'à la mort, succèdera la victoire, et le prix de cette victoire sera une paix éternelle. »

En sortant de la chapelle, nous reçûmes à la porte, du pain et une pitance qui nous furent procurés par la charité du même Archevêque, lequel voulut ainsi, nous payer la fête, et se montrer le Pasteur non seulement de l'âme, mais encore du corps.

Si la fonction à l'Eglise fut pieuse, la fête préparée pour le dehors, ne fut pas moins agréable, fête à laquelle Monseigneur Louis Fransoni voulut bien prendre part, après s'être restauré quelque peu. Par une heureuse coïncidence, ce jour-là même se trouvait être le jour de sa fête ; dès lors, profitant d'une circonstance si favorable, nous lui lûmes d'abord, plusieurs compositions en vers et en prose. Sa Grandeur éprouva un très-grand plaisir à entendre un gracieux dialogue qui fut récité par quelques petits enfants, avec un admirable entrain : après quoi eut lieu l'ouverture du petit théâtre où l'on donna le célèbre *Caporal de Napoléon*. Celui-ci n'était autre qu'un gradué en caricature, lequel pour exprimer son contentement dans cette solennité, disait mille plaisanteries. Cette comédie procura au distingué Prélat, une si gracieuse récréation qu'il avoua plus tard, de n'avoir jamais tant ri dans sa vie.

Le divertissement terminé, l'Archevêque se leva et fit un magnifique discours. Il commença par manifester la grande consolation qu'il éprouvait, en voyant les fruits abondants qu'avait produits l'Oratoire, consolation qu'il compara à celle des Missionnaires, lorsque, dans leurs pauvres chapelles, ils se voient entourés des familles des nouveaux chrétiens, riches de l'or de la charité et de la ferveur ; il accorda d'amples louanges à tous ceux qui travaillaient autour de nous, ecclésiastiques et laïques ; et faisant ressortir la noblesse de cette partie du Ministère, avec des paroles qu'il savait tirer de son cœur plein de zèle pour l'Eglise, pour les âmes, et surtout pour la jeunesse, il les encouragea tous à persévérer dans cette œuvre charitable, les assurant de sa spéciale bienveillance. S'adressant ensuite à nous, il nous exhorta à nous rendre à l'Oratoire, avec assiduité et bonne volonté, nous signalant les grands avantages, que nous aurions à en retirer ; avantages spiri-

tuels et matériels, avantages pour la vie présente et pour la vie future. « Hélas ! combien de misérables, s'écria-t-il, avec un accent pathétique, combien de misérables sont, aujourd'hui, gémissant au fond d'une obscure prison, et, à charge à eux-mêmes, sont devenus l'opprobre de leurs familles le déshonneur de la Religion et de la Patrie, et pourquoi ? Parceque dans le printemps de leurs années, ils manquèrent d'un homme ami et bienfaisant, parcequ'ils n'eurent pas un ange visible lequel, au moins les jours de fêtes, les retirât des rues et des places publiques, qui les tint loin des dangers de l'immoralité et des mauvais compagnons, qui les instruisit sur leurs devoirs de chrétiens et de citoyens, leur montrant combien est honorable le travail, et méprisable l'oisiveté. Pour vous, mes chers amis, il n'en sera pas ainsi, je l'espère. Venez ici, tant que les circonstances de la vie vous le permettront ; faites trésor des enseignements qui vous y sont donnés ; faites-en la règle de votre conduite pour toute la vie, et je vous assure que, même dans l'âge avancé, vous bénirez le jour où vous apprîtes le chemin qui vous conduisit dans cet asile de la science et de la vertu. Je ne puis terminer sans vous remercier du cordial accueil que vous m'avez fait. Oui, je vous remercie des expressions affectueuses que quelques-uns d'entre vous m'ont adressées, en vers et en prose, au nom de tous ; je remercie les comiques pour le plaisant amusement qu'ils m'ont procuré ; je remercie les musiciens qui ont si bien chanté, je remercie également, ceux qui ont travaillé à élever pavillons et arcs, mais surtout ceux qui ont coopéré avec tant de zèle, à votre culture ; en un mot, je vous remercie tous pour tout ce que vous avez fait et dit en ce jour. Et puisque, dans vos compositions, vous m'avez appelé *Pasteur* et *Père*, tenez pour certain que tel je serai pour vous, et toujours, je vous regarderai comme mes angeaux et mes enfants chéris. »

Il allait être midi, quand l'Archevêque se disposa à retourner à son Palais. Alors eut lieu un spectacle émouvant. Mais auparavant, il est bon d'observer que Monseigneur Fransoni était doué de si belles manières et si affable, qu'il suffisait de le voir, de l'entendre, de lui parler un instant pour se prendre aussitôt à l'aimer et user envers lui d'une familiarité toute filiale. Donc, les jeunes gens le voyant partir, se réunirent autour de lui, mais en rangs tellement pressés que la marche en avant, lui devint impossible. L'un voulait lui baiser la main, un autre toucher ses vêtements, celui-ci criait merci, celui-là, vive Monseigneur ; en vérité, on croyait voir le Sauveur au milieu des foules attendries. Si la chose nous eût été permise, nous lui aurions fait, comme les anciens en usaient pour leur roi, un trône de nos bras, et nous l'eussions porté en triomphe jusqu'à sa demeure. Cet élan fit dire à Sa Grandeur : « Je suis convaincu aujourd'hui plus que jamais, que la jeunesse a un bon cœur, et qu'on en peut faire tout ce que l'on veut, quand on la prend par la voie de la charité. » Étant parvenu à remonter en voiture, le digne Archevêque, entre une salve de bruyants vivats, les hommages et les

remerciements de Dom Bosco, partait en nous bénissant du plus profond de son âme.

Après son départ, chacun de nous se retira chez soi pour dîner ; mais vers les deux heures, nous étions déjà tous de retour. Jusqu'à quatre heures eurent lieu, dans la cour, différents jeux, entr'autres le jeu dit de la *Marmite*. Pour avoir une idée de ce divertissement, qu'on s'imagine suspendue à une corde une marmite en terre, contenant fruits, pâtisseries ou autres comestibles, et quelquefois, pleine d'eau, de pommes de terre et de raves. Un jeune homme, les yeux bandés, avec un bâton à la main, est entouré de ses compagnons ; il tourne autour de la marmite, en cherchant à la frapper. A tout moment, il entend crier devant lui et derrière lui ; l'un est à sa droite, un autre à sa gauche ; celui-ci dit oui ; celui-là, non ; de telle sorte que le pauvre malheureux ne sachant à qui croire, tantôt s'arrête, et tantôt s'avance, jusqu'à ce qu'enfin, se faisant, de toutes ces voix confuses une règle de probabilité plus ou mois grande pour arriver à son but, il se plante là, prend ses mesures et puis frappe un coup en aveugle. Le plus souvent, il frappe à cent mètres de distance ; quelquefois, il s'en rapproche plus ou moins ; rarement il frappe juste. S'il se trompe, on rit à ses dépens ; s'il devine, tous se jettent à quatre pattes ; c'est à celui qui recueillera le plus de cette manne tombant de la marmite ; quelquefois aussi ils restent mouillés et joués. A celui qui a frappé juste, appartient l'honneur de la victoire ; un petit saucisson ou un jouet en est le prix.

Les amusements terminés, on chanta les vêpres suivies du panégyrique dont le but fut de montrer saint Louis comme le modèle de la jeunesse dans la vertu de modestie, et le soin de se donner à Dieu, de bonne heure. Vint ensuite la procession. A propos de cette cérémonie, il nous souvient entr'autres choses, d'un gracieux enfant vêtu en habits de clerc. Il marchait en avant de la statue, tenant un beau lis dans sa main. Son aspect et son extérieur recueilli rappelaient tout-à-fait saint Louis ; aussi, tous les yeux étaient-ils fixés sur lui. Il renouvelait ainsi le spectacle qui s'observait déjà à l'époque où vivait le saint, lorsque les gens couraient à l'église pour le voir prier, chacun croyant voir un ange sous des apparences mortelles. Rentrés dans l'Eglise, on chanta le *Tantum ergo* en musique, et l'on donna la bénédiction du Saint Sacrement.

La fête se termina le soir, par le spectacle de quelques feux d'artifice, et l'ascension de plusieurs ballons aréostatiques. Il était environ neuf heures, quand Dom Bosco nous appelant autour de lui, nous fit chanter les deux premières strophes de l'hymne : *Luigi onor dei Vergini* (Louis honneur des Vierges) ; puis, il nous exhorta à nous rendre à notre domicile, en bon ordre et en silence ; nous lui obéimes, criant encore une fois :

Vive saint Louis, vive Dom Bosco !

Quelque temps après, ce dernier nous annonça que quelques grands personnages s'étaient fait inscrire dans la compagnie de saint Louis, comme associés d'honneur. Qu'on juge de notre édifica-

tion et de notre admiration, quand nous entendîmes le nom du Gran Pie IX, du Cardinal Antonelli, de Monseigneur Louis Frasoni, de l'Abbé Antoine Rosmini, du Chanoine Joseph Degaudenzi, aujourd'hui Evêque de Vigevano, de Mgr. M. Antonucci, alors Nonce Apostolique à la cour de Turin, et mort Cardinal Archevêque d'Ancône, et d'autres dont nous dirons les noms dans un autre numéro.

DÉVOUEMENT D'UN CURÉ pendant la guerre Franco-Prussienne.

Un terrible combat se livrait à quelques lieues du village des Horties, le bruit arrivait confus, faisant tressaillir tout ce qui vivait. L'air était déchiré par la mitraille, le canon réveillait les échos et, dans le lointain, on apercevait les noirs tourbillons de la poudre.

Le curé était à l'autel priant pour la sainte patrie. Autour de lui, le front courbé, pâles de terreur, les villageois suppliaient Dieu de les protéger.

Le bruit des clairons et des trompettes se fit entendre, de sombres fantômes apparurent dans la vallée, courant à la bataille. Leur nombre était grand et ils précipitaient le pas pour arriver à temps. Les Allemands voulaient avoir leur part de proie, ils apprêtaient le fer et le bronze pour écraser les Français. Leurs soldats n'étaient que trois contre un, il fallait être plus nombreux encore.

Avant d'entrer dans le cercle enflammé, ils réunirent toutes leurs forces et firent une halte au carrefour des châtaigniers. Un cercle de sentinelles protégeait leur repos qui devait être de courte durée.

Quelque rapprochées que fussent ces sentinelles mobiles, leur surveillance ne put empêcher deux jeunes gens de se glisser de buisson en buisson, de s'approcher doucement et de tirer sur les Prussiens. Quatre coups de feu se firent entendre et l'on vit les deux enfants bondir comme des chevreuils et se précipiter dans un champ de blé. Vingt balles sifflèrent à leurs oreilles, mais on ne trouva sur la terre aucune goutte de sang; plusieurs fois, dans leur course, les deux tireurs avaient été vus. Ils étaient fort jeunes, alertes et audacieux. Nous devons ajouter qu'ils tiraient habilement, car trois Prussiens roulaient à terre atteints en pleine poitrine. La quatrième balle couronnait l'aigle à deux têtes qui ornait la plaque d'un casque d'officier.

Fusils de chasse à deux coups, disait cet officier.

On vit alors un détachement de soldats Allemands se diriger vers le village. En y entrant ils s'emparèrent de six habitants, les premiers venus, et les conduisirent chez le maire. Le chef du détachement dit à ce fonctionnaire. « Vous êtes ici la première autorité, je vien donc, au nom de mon auguste souverain, vous dire que des coups de feu ont été tirés sur les soldats de Sa Majesté, près de votre village. Etant les plus rapprochés du théâtre du crime, vous êtes respon-

sables. Il faut nous livrer les coupables, ou bien six habitants seront fusillés, pour l'exemple. Hâtez-vous de faire les désignations, j'attendrai jusqu'à demain à onze heures. L'exécution devant avoir lieu à midi, vous n'avez pas de temps à perdre; en attendant, votre village est occupé militairement et je garde les six prisonniers.

On ne saurait peindre la désolation des pauvres gens du village. Les femmes poussaient des cris lamentables, les hommes cherchaient à fuir, mais les Allemands faisaient bonne garde. Les habitants se réunirent, et il fut convenu, au milieu des sanglots, que le sort désignerait les victimes.

Ceux qui avaient fait feu sur les Allemands n'appartenaient point à la commune, ils venaient de loin et suivaient la colonne prussienne pour choisir le moment favorable à la vengeance. Peut-être leur père était-il assassiné, leur mère morte de douleur, leur maison incendiée!

La journée se passa en discussions, en gémissements, en désespoirs.

Le maire, le curé M. Gerl et deux vieillards plus qu'octogénaires, supplièrent vainement l'officier prussien de pardonner; on lui prouva que les habitants étaient étrangers à cette *trahison*, les femmes vinrent pleurer à ses pieds. Tout fut inutile. Le capitaine faisait exécuter sa consigne avec une bienveillante raideur, une froide politesse, mais sans colère et sans injures.

Les six malheureux que le sort avait désignés furent livrés à cinq heures du soir et enfermés dans la salle d'école au rez-de-chaussée de la mairie.

L'officier prussien autorisa le curé à porter à ces hommes les consolations de la religion. Ils avaient les mains attachées derrière le dos. Une même corde leur liait les jambes.

Le prêtre trouva ces hommes dans un tel état de prostration qu'ils comprenaient à peine ses paroles. Deux d'entr'eux semblaient évanouis, un autre était en proie au délire de la fièvre. A l'extrémité de la corde, la tête haute et le front calme en apparence, se trouvait un homme de quarante ans, veuf et père de cinq enfants en bas âge, dont il était l'unique soutien.

Il sembla d'abord écouter avec résignation les paroles du prêtre, mais saisi par le désespoir, il se laissa bientôt aller aux plus abominables imprécations. Il maudissait la nature entière. Passant du désespoir à l'attendrissement, il pleurait sur ses enfants voués à la mendicité, à la mort peut-être. Alors il voulait que ces cinq enfants fussent, avec lui, livrés aux Prussiens; saisi d'un rire satanique, il s'écriait; Oui, c'est le petit Bernard, âgé de trois ans, qui a tiré sur ces gredins!

Tous les efforts du prêtre furent inutiles pour ramener la paix dans cette âme brisée. Le curé sortit et marcha lentement vers le corps de garde où se tenait l'officier. Celui-ci fumait dans une grande pipe de faïence. Il écouta le curé sans l'interrompre, laissant échapper de ses lèvres ces légers tourbillons que le soleil colore.

— Monsieur le capitaine, dit le Curé, on vous a livré six otages qui, dans quelques heures, seront fusillés. Aucun d'eux n'a tiré sur votre troupe. Les coupables s'étant échappés, votre but

n'est pas de punir ceux qui ont attaqué, mais bien de faire un exemple pour les habitants des autres localités. Peu vous importe donc de fusiller Pierre ou Paul, Jaques ou Jean. Je dirai même que plus la victime sera connue, plus l'exemple sera salutaire. Je viens en conséquence, vous demander la faveur de prendre la place d'un pauvre père de famille, dont la mort plongera dans la misère cinq petits enfants. Lui et moi nous sommes innocents, mais ma mort vous sera plus profitable que la sienne.

— Soit, dit l'officier.

Quatre soldats conduisirent le curé dans la prison ; il fut garrotté avec les autres victimes.

Le paysan, père des cinq enfants, embrassa son curé et rentra dans sa demeure, félicité par tous. Nous ne chercherons pas à peindre les angoisses de la nuit. Lorsque le jour parut, le curé avait ranimé le courage de ses compagnons d'infortune. Ces misérables, abrutis par la peur, étaient devenus, à la voix du prêtre, de glorieux martyrs que soutenaient la foi du chrétien et l'espérance d'une vie meilleure.

A onze heures, une escorte attendait à la porte et les prisonniers se mirent en marche. Le curé était en tête, récitant à haute voix l'office des morts. Sur le chemin, les villageois agenouillés jetaient un dernier regard sur leur pasteur.

On approchait du lieu choisi pour l'exécution, lorsqu'un major prussien qui passait par hasard avec une ordonnance s'arrêta.

La vue du prêtre fixa son attention. Le capitaine lui expliqua la chose, qui parut au major moins naturelle qu'à son subordonné. Le major fit suspendre l'exécution, et adressa un rapport au général. Celui-ci fit comparaître le curé.

L'explication fut courte. Le général était un homme de cœur qui comprit tout. Il dit au curé : « Monsieur, je ne puis faire une exception en votre faveur, et cependant, je ne veux pas votre mort. Allez, et dites à vos paroissiens, qu'à cause de vous, je leur fais grâce à tous. Que ce soit la première et la dernière fois. »

Lorsque le curé fut parti, le général prussien dit aux officiers témoins de cette scène : « Si tous les Français avaient le cœur de ce simple prêtre, nous ne resterions pas longtemps de ce côté du Rhin ! » (Extrait du journal *Le Pèlerin*).

L'AUDIENCE ET LA BÉNÉDICTION

DU SAINT PÈRE.

Nos lecteurs nous sauront gré, nous n'en doutons pas, de leur rappeler l'audience accordée par Léon XIII à D. Bosco et à ses deux Secrétaires. Après un entretien d'une demi-heure à peu près, le Pape les bénissant, s'exprima ainsi :

« Je bénis surtout le Supérieur qui fut inspiré de Dieu en fondant la Congrégation Salésienne et qui, avec tant de zèle, travaille pour le bien des âmes, je bénis vo-

tre Congrégation qui s'est accrue d'une manière si prompte et si providentielle, je bénis tous ses membres, afin que, toujours fidèles à leur vocation et imprégnés de l'esprit de leur Fondateur, ils combattent courageusement l'iniquité, ils soutiennent avec force et constance les assauts des ennemis de Dieu et sauvent une multitude d'âmes, spécialement la pauvre jeunesse. Je bénis vos œuvres, vos fatigues, surtout celles des braves Missionnaires qui consacrent si généreusement leur vie à étendre le règne de J. C. je bénis les sœurs de Marie Auxiliatrice, les Coopérateurs, les Coopératrices leurs familles et les vôtres ; je bénis encore tous ses élèves, vos bienfaiteurs, afin qu'ils croissent en nombre et en ferveur. Oui, *Benedictio Dei Omnipotentis Patris et Filii et Spiritus Sancti, descendat super vos et super opera vestra et maneat semper.*

INDULGENCES SPÉCIALES

pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communie, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communie, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois de Juin.

4. Sacré Cœur de Jésus. Indulgence plénière pour qui, s'étant confessé et communie, se consacre au Cœur de Jésus.
13. S. Antoine de Padoue.
21. S. Louis de Gonzague.
29. S. Pierre et S. Paul.
30. Commémoration de S. Paul.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI

Sampierdarena 1880 - Imprimerie de l'hospice s. Vincent de Paul.